

apprendre à se connaître est chose dangereuse. J'en ai récemment fait l'expérience. On n'a même pas regardé mes petites feuilles de chêne, aussi je les colle en couronne tout autour de cette lettre. Ne sont-elles pas ravissantes ? On a mis mes fleurs dans le couloir, parce qu'elles sentaient trop fort, baissé les rideaux de peur du soleil qui gâte le teint, et enfin sorti deux romans anglais, pour me les offrir. Là-dessus, des moqueries sans fin, quand j'ai dit que mon père ne me permettait pas de romans, et refus absolu de croire que je n'en lisais pas en cachette. Ulrique ! en cachette ! vous imaginez-vous cela ? J'ai été tellement offensée, que lorsque mes cousines m'ont demandé à quoi je passais mon temps, ce que je faisais toute la journée, j'ai répondu : — "Rien" — ; et comme elles continuaient à me tourmenter : — "Je cours dans les escaliers !" — Elles ont ouvert de grands yeux, haussé les épaules. Courir dans les escaliers, sans gouvernante ni femme de chambre à sa suite ! Quelle inconvenance ! Jamais Maman ne leur permettrait cela ! Je leur ai demandé si elles ne le faisaient pas en cachette. Elles m'ont pincé la joue, en disant que j'étais par trop impolie.

Et voilà cette visite dont je m'étais réjouie comme une enfant, d'une joie passant toutes les bornes ! Le soir, pour nous amuser, j'offris de coucher dans la chambre de mes cousines. On me mit un matelas par terre, et je leur proposai de les servir : Je démêlai leurs cheveux ; je leur ôtai leurs souliers. Cela dura jusqu'à une heure du matin, avec mille folies et mille plaisanteries. La femme de chambre reçut l'ordre de venir à huit heures. Je crus naturellement que mes cousines s'habillaient seules. En dépit de mon agitation, je dormais profondément jusqu'à quatre heures, puis je m'éveillai, et j'attendis pour voir si elles ouvriraient les yeux. A cinq heures, les oiseaux chantaient à tue-tête, mais chez nous c'était la nuit la plus profonde, derrière les volets hermétiquement clos. Lorsque six heures sonnèrent je ne tenais plus en place. Une de mes cousines ouvrit les yeux, regarda la pendule, dit : — "Encore deux heures !" — et se rendormit. J'attendis jusqu'à près de sept heures ; enfin je me glissa hors de ma chambre, et je montai bien vite ; j'étouffais surtout en voyant la belle matinée que j'avais perdue. Je précipitai ma lecture à mon père ; je raccourcis celle d'Hulotte pour avoir fini à neuf heures et demie. J'avais donné congé à mes enfants. Je ne voulais pas être tournée en ridicule.

Je pensais courir avec mes cousines dans notre forêt ; elles préférèrent visiter le château, surtout mon appartement. Cela ne me fut pas très agréable, car elles trouvèrent tout singulier, et ce qui me charme leur déplut. Les tilleuls rendaient la pièce trop sombre et leurs fleurs avaient trop de parfums ; les abeilles leur faisaient peur ; la vue était triste, mes livres pédants, mon papier à lettres commun. Tout le re-te du château leur sembla lugubre à donner le frisson. La salle des chevaliers, avec ses voûtes en arêtes, ses colonnes et ses vitraux, leur fit un effet imposant de même que les oubliettes et les instruments de torture ; elles voulurent savoir la façon exacte de s'en servir. Je leur dit que mon père n'en avait jamais

fait usage et que je n'avais aucune expérience sous ce rapport. Elle tenaient à se donner le plaisir de la peur et me demandèrent s'il n'y avait pas chez nous de revenants. Naturellement je répondis que oui ; un château sans revenants ne serait pas complet ; il perdrait de sa dignité et de sa bonne apparence. Je leur montrai un portrait qui sort la nuit de son cadre, et je leur fis une peur affreuse de la chambre d'Hulotte, en leur disant que, si on ouvrait cette porte on trouverait derrière, une vieille femme, vieille comme le monde, et qui ne remue jamais.

Il fut impossible de les décider à se promener avant la fraîcheur, et encore pour peu de temps.

Le lendemain était l'Ascension. Après l'office, nous fîmes une belle partie de campagne ; mais chaque fois que je croyais les voir stupéfaites d'admiration, elles ne regardaient même pas le paysage, et persistaient à me raconter le dernier roman anglais qu'elles avaient lu, d'une manière si confuse que je n'y comprenais rien. Il y avait une histoire de grande passion qui ne devait être sue de personne, et à laquelle tout le monde s'opposait ; puis des évanouissements, des larmes, des mystères, et finalement on se mariait. Je me demande pourquoi on écrit ainsi tout un gros volume dont l'intérêt est uniquement dans la dernière page, et pourquoi dans les romans, on ne parle jamais que d'amour. Il y a bien d'autres choses qui méritent qu'on les décrive. On devrait écrire un roman qui serait la vie, avec toute les difficultés, les soucis, les mésintelligences qui suivent le mariage. La vie ne cesse pas à l'heure où l'on est uni devant l'autel. Je leur dis quelque chose de cela. — "Oh ! alors, lis *Cranford* de Mrs Gaskell, on n'y parle que de vieilles filles. —" Ce n'était pas gracieux de dire cela, quand nous avons tant de vieilles filles dans la maison ; aussi l'une devint toute rouge, dès que l'autre eut lâché ce mot. Tout dépend de quel côté on regarde les choses. Ici je vis satisfaite et heureuse, tandis que mes cousines traitent Rauchenstein de vieux nid à hiboux.

Elles ne cessaient de me tirer, de critiquer mes robes, mes chapeaux, ma coiffure, que sais-je encore ? Elles ont même voulu me coiffer à leur goût ; mais, sûtôt que mon père m'aperçut, il me renvoya dans ma chambre, disant que j'étais un épouvantail. Je me débarrassai avec plaisir de toutes les épingles à cheveux qui me piquaient. Avec cela, il avait fallu si longtemps pour bâtir un tel édifice que j'en avais des crampes dans tous les membres. Où donc trouverais-je une heure pour cela dans ma journée trop remplie ? Je leur dis que j'étais une campagnarde, incapable de se façonner aux élégances des villes. Elles voient bien plus de monde que moi et devraient être accoutumées à toutes sortes de gens différents ; pourtant, elles ont été plus étonnées de moi que moi d'elles. Je n'aurais jamais osé les tirer et les critiquer ainsi. Elles me trouvent originale ; qu'en dites-vous ? Originale ? Si elles n'avaient pas été chez moi, je leur aurais vertement répondu ; un original est un être dont la cervelle est mal organisée ; du moins c'est mon avis. Pensez-donc à ce qu'elles auraient dit, en apprenant que je suis maîtresse d'école et que j'écris à un savant.

(A suivre.)